

ils retournèrent à la maison. Ils n'étaient pas à plus d'un kilomètre du palais qu'ils rencontrèrent un vieillard qui leur demanda l'aumône. Bienvenu ôta de son bâton un gros porc et le lui donna. Le meunier lui donna 20 louis d'or. Mais, lorsqu'ils allaient continuer leur chemin, ils virent avec stupéfaction que le vieillard avait disparu et était remplacé par un beau jeune homme avec une jolie barbe brune, habillé d'or et de pierreries ; c'était un magicien, qui dit à Bienvenu que, parce qu'il avait été vertueux même dans sa richesse, il lui donnait trois dons : le premier qu'il aurait tout ce qu'il souhaiterait ; le second qu'il pourrait changer celle qu'il aimerait en une riche, mais surtout jolie femme ; le troisième que son fils aurait les qualités qu'il lui désirerait, et il lui donna une baguette magique avec laquelle il transformerait en ce qu'il voulait les choses qu'il aurait touchées. Et pour lui éviter la fatigue du chemin il lui donna des ailes qui disparaîtraient ainsi qu'au meunier, lorsqu'ils seraient chez eux. Puis tout à coup il disparut, ne laissant à sa place qu'une grenouille.

Bienvenu et le meunier allèrent donc en volant chez eux ; et, comme leur avait dit le magicien, les ailes disparurent lorsqu'ils touchèrent le seuil de la maison.

Aujourd'hui Bienvenu et le meunier sont mariés à de jolies femmes ; ils ont chacun trois enfants, qui sont charmants par la figure, mais aussi par le caractère. Par l'effet de la baguette magique la maison de Bienvenu s'est changée en un palais. Celui-ci a également construit avec la baguette une maison pareille à la sienne et placée à côté qui appartient au meunier. Les deux familles sont heureuses ; ils ont laissé en liberté le million d'hommes retenus esclaves. Ils vont chaque jour faire la charité, secourir les pauvres, les consolér, etc., aussi on les appelle des anges.

Ma grand'mère m'a raconté tout ceci. Elle a ajouté qu'elle allait elle-même visiter les palais, lorsqu'un gros chien en pain d'épices bondit sur elle. Mais il se cassa et grand'mère le mangea « en se léchant les babines ».

LE GOULARD.

L

LES TROIS POILS DU DIABLE

Il y avait une fois un jeune homme qui vivait seul avec son père. Il était âgé d'une vingtaine d'années et n'avait encore fait aucun travail ni même quitté son lit. Son père avait l'habitude de pêcher. Mais ses lignes ne lui résistaient pas et ne duraient jamais plus d'un jour. A un moment donné il dit à son fils : « Je ne trouve plus de

lignes ; lève-toi et va me chercher trois crins de la barbe du diable pour faire une ligne ; cela seul pourra résister pendant quelque temps. »

Au même moment Jean — c'était le nom du jeune homme — se lève, s'habille, prend du pain et part. Il avait à peine fait quelques lieues qu'il rencontre un homme assis près d'une fontaine vide. Voyant Jean, il lui demande : « Où vas-tu comme cela, mon gas ? — Je vais chercher trois poils de la barbe du diable pour faire une ligne de pêche, lui dit Jean. — C'est bien, répondit l'homme ; tu lui demanderas alors pourquoi cette fontaine-ci ne se remplit plus ; elle fournissait du vin et faisait ma fortune ; si tu me réponds favorablement à ton retour je te récompenserai. »

Jean repartit et à peu de distance de là il rencontre un homme assis près d'un poirier.

« Où vas-tu comme ça ? demanda-t-il à Jean.

— Je vais, dit celui-ci, chercher trois poils de la barbe du diable pour faire une ligne de pêche. — Tu lui demanderas alors pourquoi mon poirier ne produit plus de fruit ; je te récompenserai. »

Et quelques lieues de là, Jean rencontre un passeur au bord d'une rivière. « Où vas-tu comme cela ? lui demanda l'homme.

— Ah ! dit Jean, je vais chercher trois poils de la barbe du diable pour faire une ligne de pêche.

— Eh bien, tu lui demanderas alors pourquoi je suis resté ici comme passeur pendant deux cents ans et cependant j'ai envie de mourir, je te passerai pour rien. — Oui, oui, je le ferai, » dit Jean.

A force de marcher et de marcher toujours, il arriva près de l'habitation du diable. C'était un magnifique château tout en or. Il y entre et aperçoit la femme du diable et lui dit :

« Le maître n'est-il pas à la maison ?

— Non, répliqua celle-ci, mais il arrivera bientôt, et d'abord que venez vous faire ici ? — Je viens chercher trois poils de la barbe du maître pour faire une ligne de pêche et on m'a aussi dit de lui demander pourquoi la fontaine à vin de X... restait vide ; un autre m'a dit de lui demander pourquoi son poirier ne fournissait pas de fruit, et un autre m'a dit de lui demander comment il aurait pu cesser d'être passeur.

— C'est bon, dit la femme ; je lui demanderai tout cela, et demain je vous le dirai ; je vous procurerai aussi les trois poils de sa barbe ; cachez-vous toujours, car si mon mari vous trouve il vous mangera assurément. »

Aussitôt Jean se cache. Il était temps, car il y avait peine deux

minutes qu'il était dans sa cachette quand le diable arriva. « Je sens du chrétien, dit-il en entrant.

— Non, ici il n'y a pas plus de chrétien que d'ordinaire, lui dit sa femme ; mange ton souper, tu feras mieux. »

Il mangea son souper en un clin d'œil et alla se coucher, non sans faire quelques recherches pour essayer de trouver le chrétien. Au milieu de la nuit, sa femme se lève et tire sur la barbe de son mari : voilà un poil de venu, et celui-ci ne se réveille pas ; elle tire de nouveau et arrache un autre poil, mais cette fois notre diable se réveille. Comme il ne voit rien, croyant que c'était quelques insectes parasites, il ne fit que prononcer ces mots : « Ça gratte, les puces cette nuit ! » Puis il se rendormit, mais sa femme tira de nouveau et arracha un troisième poil. Cette fois de formidables jurons sortirent de sa bouche. « Voici des puces qui grattent bien, dit-il ; demain je ne manquerai pas de me raser, comme cela au moins je serai tranquille. »

Le lendemain matin, quand le diable fut parti de chez lui, la femme appela Jean de sa cachette, le fit déjeuner, lui donna les poils et lui dit la réponse aux recommandations qu'on lui avait demandées : « En ce qui concerne le passeur, dit-elle, il n'a qu'à se jeter à l'eau et se laisser noyer ; pour le poirier, qui a ses racines rongées par les fourmis, il faut le changer de place, et pour la fontaine il faut déboucher sa source qui est bouchée. »

Jean partit aussitôt et arriva bientôt auprès du passeur : « Eh bien ! que vous a dit le diable ? demanda-t-il sitôt qu'il vit Jean. — Quand je serai de l'autre bord, je vous dirai cela, dit Jean, dépêchez-vous donc. » Aussitôt qu'il fut de l'autre bord, Jean lui dit qu'il n'avait qu'à se jeter à l'eau ; ce qu'il fit et le passeur se noya. Jean continua sa route, il arriva en quelque temps auprès du poirier qui vieillissait à vue d'œil. Sitôt que notre homme l'eut vu il lui demanda :

« Eh ! bien, cher ami, que t'a dit le diable ?

— Il m'a dit de faire changer de place au poirier, » répondit Jean. Sitôt dit sitôt fait. En dix minutes le poirier était dans un autre endroit et deux minutes après il était en fleurs. Au bout de dix minutes les fruits étaient mûrs et Jean se régala ; il en prit autant qu'il voulut, remplit ses poches avant de partir et reçut la récompense qu'on lui avait promise. Elle était de cinquante mille francs environ. Puis Jean repartit et arriva en quelques heures auprès de la fontaine. Ce ne fut pas bien difficile ; il chercha la source et la déboucha, aussitôt la fontaine déborda. Jean put boire à volonté et on lui donna deux barriques qu'on conduisit chez

lui. Il reçut encore une centaine de mille francs en récompense. Il vécut heureux avec son père pendant le reste de sa vie; quand il lui manquait du vin, il allait à la fontaine pour en prendre. Je ne sais pas s'il y eut quelqu'un plus heureux que lui après cette aventure.

Quimerc'h (Finistère).

HENRI CÉVAER.

LE PEUPLE ET L'HISTOIRE

XXIII

LES BLEUS ENTERRÉS A PLOUHINEC



En 1793 il y avait à Port-Louis des postes de soldats établis pour empêcher les Anglais d'atterrir.

Deux soldats allèrent à Plouhinec vendre des bons de tabac; mais les Chouans les y surprirent et les torturèrent. Alors le maire dit aux Chouans :

« Ne les faites pas souffrir plus longtemps »; et les touchant du doigt, il fit tomber morts les soldats.

On les enterra sur un talus, mais toutes les nuits la terre dévalait et l'on entendait crier :

« Rendez-moi ma culotte, rendez-moi mon habit. »

J. FRISON.

XXIV

L'ORIGINE DE LA RELIGION PROTESTANTE

Du temps de Charlemagne, des prêtres catholiques jetèrent « *leur cotte so l'haie* » (jetèrent leur soutane sur la haie, apostasièrent) et donnèrent des « *meetings* » (1), qui eurent beaucoup de succès. De là sont nés les protestants.

(Liège.)

ALFRED HAROU.

(1) Le mot *meeting* remplace avantageusement le *prêche*.

Le mot *meeting* s'est répandu dans le peuple à une époque relativement récente; il doit son origine à nos luttes politiques actuelles.